

LAURENT GENEFORT

POINTS  
CHAUDS

ROMAN



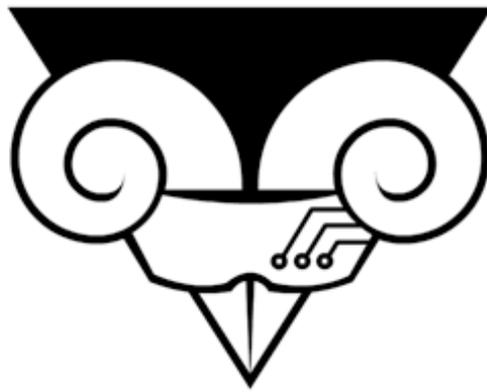
Laurent Genefort

Points chauds



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



# e-Bérial'

© 2012, le Bérial' pour la première édition

© 2015, le Bérial' pour la présente édition

ISBN : 978-2-84344-692-4

Parution : mai 2015

Version : 1.1 — 22/05/2015

Maquette et illustration de couverture © 2012, Aurélien Police

Illustrations intérieures © 2012, Manchu

Points chauds prend sa source à la nouvelle « Rempart », publiée dans le n° 58 de la revue *Bifrost* paru en avril 2010<sup>1</sup>. Il doit son existence à Olivier Girard, auquel l'auteur exprime sa reconnaissance.

*Grands remerciements à Ana Urbic, Adriana Lorusso, Gabriella Bisi, Kati et Sara Moisio-Imbert, Gilles Dumay, Olivier Dombret et David Reininger, pour leur aide et leur expertise inestimables – et leur gentillesse qui l'est tout autant. Aux travaux de recherche de Mike Davis et d'Arjun Appadurai (entre autres). Toute erreur ou mauvaise interprétation de leurs renseignements est de la seule responsabilité de l'auteur de ce livre.*

*Et à Florence, toujours.*

*Avertissement au lecteur : un glossaire figure en fin de volume, ainsi qu'un portfolio signé Manchu.*

---

<sup>1</sup> Nouvelle qu'on retrouvera en bonus de la présente édition numérique, accompagnée d'une interview inédite de l'auteur (NdE).

# Points chauds

Léo,  
septembre 2019

C'est cette année-là que les Bouches se sont ouvertes. Deux d'abord, une au-dessus du Pacifique et une autre au milieu du golfe du Bengale. Rien de grave pour la sécurité mondiale : ce qui en sortait tombait dans un grand « plouf », se débattait quelques secondes avant de se noyer. L'avantage d'avoir beaucoup d'océans.

Voilà. Nous n'étions plus seuls.

A cette époque, je sortais du lycée pour intégrer l'école des sous-officiers d'active. Mon père était instructeur, ma mère comptable dans l'armée de terre. Ils s'attendaient à ce que je postule à Saint-Cyr, j'en avais les capacités et le goût de la théorie. Mais moi, c'est le terrain qui m'intéressait. Pas seulement pour les sensations fortes et pour voyager. Pour secourir aussi, m'impliquer. *Servir, pour servir à quelque chose* : ce n'était pas qu'un slogan, cela avait une signification réelle. À la seconde où j'ai vu les images des premières Bouches qui s'ouvraient sur la terre ferme et tous ces aliens en dégorger, j'ai su que plus rien, jamais, ne serait comme avant. Pour le monde comme pour moi.

La plupart des gens s'en sont plutôt bien accommodés, pourtant. Il y a bien eu une vague de suicides, mais pas le raz-de-marée qu'on avait craint. L'arrivée des aliens ne signifiait pas l'apocalypse. Pas davantage l'avènement de la paix universelle ou d'une mirifique Singularité. Ils croisaient notre route, c'est tout.

Les grandes religions, en revanche, ont subi un véritable traumatisme. Le choc de l'innocence perdue. La terre du Seigneur, soudain ouverte à une infinité de mondes ! Et l'homme, la créature élue, réduit à une espèce plutôt banale, résultat inévitable de l'organisation de la matière et des mouvances de la vie.

À l'inverse, pour un paquet de sectes, ça a été du pain bénit, cette tripotée d'aliens qui déboulaient sur notre belle planète bleue. Certaines les prenaient pour des démons venus nous punir à la veille du Jugement Dernier. D'autres s'étaient au contraire persuadées qu'ils détenaient une vérité cachée sur Dieu, le sens de l'existence ou le destin du cosmos... et les secondes ne se révélaient pas moins dangereuses que les premières.

Puis, très vite, même les plus fanatiques de ces groupuscules ont été débordés. Trop de variété, trop de biochimies, trop de langages différents... trop tout court.

Car d'autres Bouches sont apparues. Par centaines.

## Ariadne, février 2021

Y a pas eu de coup de tonnerre ni rien de ce genre. Simplement, c'est arrivé au beau milieu... je veux dire, à *l'intérieur* de l'immeuble. Un tout petit peu avant, ça a creusé comme une boule de vide dans le plafond et le sol du hall, un vide tout noir. Et puis une odeur bizarre, comme du fer chaud. L'espèce de disque sans épaisseur a émergé au milieu de ce vide. Gustav a crié « Ouah ! » et s'est reculé très vite, comme s'il avait été mordu.

Le disque avait des reflets comme la lumière au fond d'une piscine.

Gustav, Volker, Ute, Katja et moi, on jouait au pied de l'escalier quand la Bouche est apparue. On était samedi, mais le week-end maman sert les clients à la pizzeria et elle a pas le temps de s'occuper de moi.

On connaissait tous les Bouches. La télé et le net arrêtent pas de rabâcher là-dessus, faudrait être aveugle et sourd pour pas en avoir entendu parler. Mais d'en voir une pour de vrai, en plus à l'intérieur d'un immeuble ! Et maman qui répète toujours qu'il se passe jamais rien à Dortmund...

À la télé, ils ont montré des Bouches qui s'étaient ouvertes dans des endroits bizarres : au-dessus de la mer, comme la toute première, d'autres à moitié enfouies dans de la roche, ou au contraire trop haut dans le ciel. Mais aucune qui serait apparue dans une construction. Apparemment, les extraterrestres, ils ont encore des réglages à faire.

On recule au fond du hall. Le plafond fait entendre des grincements et les moulures en plâtre se fendillent de partout, mais ça a l'air de tenir. Volker pousse un cri et file tout de suite, avant qu'on ait pu le rattraper. Quel trouillard ! C'est ici qu'il habite, pourtant.

Moi, c'est plutôt le contraire. Je m'avance, c'est comme si j'étais hypnotisée. Derrière moi, la voix de Katja s'élève :

« Ari, tu vas encore te faire engueuler par ta mère ! Et moi aussi, si je te laisse faire sans rien dire. Faut pas approcher de ce machin, c'est dangereux. Tu as vu comment ça a creusé dans les étages au-dessus ?

– Ouais, rajoute Ute, le plafond va peut-être s'écrouler d'une seconde à l'autre ! »

Gustav commence lui aussi à reculer vers la porte d'entrée, mais je leur dis :

« Volker est allé avertir tout le monde. Dans dix minutes, la police sera là et bouclera le quartier. On ne pourra plus jamais voir une Bouche de près. La chance qu'on a, elle se représentera plus jamais ! »

Gustav me répond, sur la défensive : « S'ils isolent les Bouches, c'est qu'il y a une raison, non ? »

Je n'ai pas le temps de lui répéter ce que racontaient ma mère et son nouveau copain, hier matin. Selon eux, si l'armée établit des cordons de sécurité autour des Bouches, c'est pas pour garder la sortie, mais pour empêcher l'entrée, car il y a tellement de gens qui sont pas contents de leur situation que beaucoup partirait tout de suite, s'il y avait une Bouche qui s'ouvrirait juste devant eux. Et puis elle a ajouté en riant que non, finalement, la plupart des hommes ne partirait sûrement pas, pour ne pas rater le prochain match de football à la télé. Faut dire qu'elle aime pas trop que son copain passe ses soirées devant le foot.

Ute rigole. « Tu vois bien qu'elle ne t'écouterait pas, Gustav. Ari, c'est un vrai garçon manqué !

– Et toi, une grosse poule mouillée », je réponds automatiquement.

C'est vrai que je suis remuante pour une fille. Le genre de truc qu'on dit jamais au sujet des garçons, entre parenthèses. Même que les parents de Volker ont dit à maman qu'elle devrait me donner un médicament qui soigne la bougeotte. Maman les a envoyés sur les roses, mais elle changerait sûrement d'avis si elle savait ce que je vais faire...

J'avance vers le grand disque argenté. Katja et les autres crient dans mon dos, mais je les écoute pas. À cette seconde, c'est comme s'ils appartenaient à un autre monde.

Je m'attendais à un bourdonnement de machine. Y a rien, et c'est ça qui soudain me fait courir un frisson. Je suis en face de quelque chose que je ne comprends pas, quelque chose que je sais que je ne comprendrai jamais de toute ma vie, j'en ai la certitude. Mes yeux sont sans cesse attirés par le rebord. Il est flou, comme s'ils avaient du mal à faire le point, et en même temps, il donne l'impression de trancher l'espace comme un rasoir !

Je tends la main.

Avant d'avoir pu toucher la surface, je suis brutalement repoussée en arrière. Pas seulement ma main, mais mon corps tout entier. Ce n'est pas

douloureux, mais franchement désagréable : la sensation qu'on m'a empoignée et qu'on m'a *remise à ma place*.

Katja bondit sur moi pour me tirer en arrière. « Qu'est-ce que je t'avais dit ? Qu'est-ce que je t'avais dit ? Tu m'as pas écoutée, comme d'habitude !

– C'est la sortie », je dis, un peu sonnée. « C'est pour ça que la Bouche m'a repoussée. L'entrée est de l'autre côté. »

Cette fois, la panique envahit les yeux de Katja. « Tu vas pas y aller ! Il faut partir, tout de suite ! Quand une Bouche s'ouvre, les extraterrestres ne tardent pas à débouler, c'est toujours comme ça que ça se passe. Je veux pas qu'on se retrouve tout seuls face à eux. Il faut qu'il y ait des adultes. Nous, on est pas assez grands !

– On a treize ans », je réplique, piquée au vif. « Et je suis sûre qu'on risque rien. Vous avez entendu parler d'extraterrestres qui attaquaient les gens en sortant d'une Bouche, vous ? »

Le grand escalier de l'entrée a été à moitié tronçonné par l'arrivée de la Bouche. Il commence à s'effondrer sur le côté avec de grands craquements. Katja me lâche pour reculer. Moi, j'en profite pour contourner le disque. De l'autre côté, ça a l'air pareil... mais non, la lumière de la Bouche est différente. Plus jaune, avec de l'orangé. Quelque chose me dit que cette couleur différente, ça veut dire que la planète à l'autre bout, elle est pas éclairée de la même manière.

Je sais que si je touche la surface, cette fois, elle ne me repoussera pas. Ce que je ne sais pas, par contre, c'est où le passage aboutit. Mais est-ce que ça a vraiment de l'importance ? Non, bien sûr que non !

À vrai dire, j'avais jamais pensé attendre que des extraterrestres arrivent. Ce qui m'a tout de suite traversé l'esprit, c'est franchir le passage. Les passages, ils sont aussi là pour qu'on les emprunte, non ? Aller à la rencontre de l'univers, tout ça.

Soudain, Ute apparaît à côté de moi. Entre Katja, Gustav et elle, c'est la dernière à laquelle j'aurais pensé pour venir me chercher. Elle a un an de plus que moi, mais là, tout de suite, c'est moi la grande sœur. Elle tend la main vers mon visage, non pas pour me retenir, mais pour remettre une mèche de cheveux blonds derrière mon oreille. Elle sait.

Elle demande, doucement : « Qu'est-ce que je vais dire à ta mère ? »

Sans que je m'y attende, une grosse boule vient se loger dans ma gorge. « Dis-lui de ne pas s'inquiéter, je reviendrai bientôt.

– T'es pas obligée, tu sais...

– Je sais. J'ai envie, c'est tout. »

J'avance au pied du disque qui me domine. Ute me regarde, les mains plaquées sur la poitrine. Des mouvements et de drôles de bruits, sur l'autre face de la Bouche, indiquent que des aliens sont en train de

franchir le seuil. Tout va bien, je lui fais signe. Des extraterrestres, je vais en rencontrer des tas, j'ai pas besoin de voir ceux-là.

Je lève la jambe pour enjamber le passage. À l'instant où mon pied effleure la surface, un grand flash et puis

AFP,  
15 mai 2022

*RANGOON – Le 12 avril dernier, un commando de la KNU a attaqué une brigade des forces gouvernementales birmanes. Cette brigade, constituée de six hommes, gardait une Bouche située à quatre-vingts kilomètres au sud de Loikaw, dans la province de Kayah. Les Karens, deuxième minorité par le nombre malgré le « régime spécial » à laquelle elle est soumise depuis plusieurs décennies, sont connus pour avoir toujours résisté à l'assimilation myanmarite, et se battent depuis 1948 pour leur autonomie.*

*Le commando avait pour but de convoier un groupe de familles de Karens et de Lahus qui avaient exprimé leur « volonté de mener une vie meilleure ailleurs, même si cet ailleurs se trouve hors de la Terre », selon les mots de leur communiqué. Ils y sont parvenus. Par la voix de son Premier ministre, le gouvernement birman a qualifié ces familles de « traîtres » et a augmenté de façon significative les effectifs de faction autour des huit tunnels de Lorentz se trouvant sur son territoire.*

*Des événements comparables s'étaient produits en Inde et en Malaisie au cours des six derniers mois, auxquels il faut ajouter des initiatives individuelles non répertoriées. Ils ont conduit ce mois-ci la communauté internationale à voter un protocole militaire visant à une meilleure protection de l'accès aux Bouches, où qu'elles se situent dans le monde.*

## Léo, 2023

C'est comme si un barrage lointain avait cédé, laissant un flot ininterrompu d'aliens se déverser sur la Terre, par des centaines de Bouches. Et comme par hasard, beaucoup se sont ouvertes dans de grands centres urbains : Los Angeles, Shenzhen, Séoul, Mexico, Delhi... Pas étonnant qu'on ait parlé d'invasion, surtout après le « Big Arrival » de l'an dernier. Même si ce genre d'invasion ne ressemblait pas à ce qu'on avait imaginé jusqu'à présent. D'abord, les aliens qui en dégorgent ne se ressemblent pas entre eux. Il y en a de toutes sortes. Au niveau taille, ça va du chat à l'éléphant (voire plus gros) ; et question QI, de la racaille de bidonville à l'intello de télé (voire plus gros).

Dès le tout début, les gouvernements ont posté des troupes devant la sortie de chaque Bouche. Ils s'attendaient à des tanks robotisés, des armées d'envahisseurs dotés d'immenses pouvoirs, le genre de truc auquel les séries de science-fiction nous avaient habitués. Pas à des caravanes d'aliens marchant à pied (quand ils en avaient), ou sur des chariots tirés par des bestioles bizarres. Une fois, on a cru qu'un groupe d'extraterrestres tractait des pièces d'artillerie rudimentaire et les factionnaires ont fait les sommations d'usage. Il s'est avéré qu'il s'agissait de tambours géants que les aliens transportaient avec eux d'un monde à l'autre.

Très vite, on a établi qu'une Bouche ne pouvait rester ouverte qu'un temps limité, une trentaine de minutes d'affilée, et surtout ne transmettre que quelques tonnes à chaque fois. Ensuite, elle reste inactive pas mal de temps. Impossible donc à une division blindée de passer, encore moins une armée entière.

Et puis les aliens arrivent sans armes, la plupart avec des bagages réduits au strict minimum. En général, ils transitent vers une autre planète, via une autre Bouche quelque part sur le globe. Sauf que, parfois, il y en a qui flânent ou qui s'installent en cours de route.

Les premiers arrivés ont été accueillis à bras ouverts. Mais au bout de six mois, quand on a répertorié soixante-trois Bouches autour du monde, la musique a changé. Environ deux millions d'aliens avaient franchi les trous de ver, et quatre cent mille n'étaient jamais repartis : ceux que personne n'attendait ailleurs dans l'univers. Les nomades, les fuyitifs, les paumés... Après quelques tâtonnements, la force multinationale Rempart a été créée par la « résolution 2087 du Conseil de sécurité des Nations Unies, adoptée le 14 septembre 2023, sur le problème dit des *Tunnels spatio-temporels de Lorentz*. »

En bref : nous, contre le chaos qui s'installait.

Les premiers effectifs de Rempart venaient de l'Eufor ainsi que du contingent de l'OTAN. Puis on a intégré des soldats de diverses Forces Spéciales ayant été en contact prolongé avec des aliens. Par la suite, on a incorporé le tout-venant.

Des légions de linguistes ont été recrutées. Qui aurait cru que ces intellos serviraient un jour à quelque chose ? Ils ont tout de même réussi à déchiffrer une ou deux langues en un temps record. Ce qui a permis à nos grosses têtes de conclure que les Bouches ne forment pas un réseau, mais un chapelet de passages à sens unique. Certains ouverts depuis des millénaires, d'autres depuis quelques décennies seulement. Mais par qui et pourquoi, les aliens eux-mêmes l'ignorent. Après des années d'étude, on n'en sait pas beaucoup plus au sujet des Bouches. Quant aux expéditions que l'on a envoyées, aucune n'est encore revenue pour raconter ce qu'elles ont vu. Si elles reviennent jamais.

La surface des Bouches évoque un disque de nacre avec un côté qui crache, l'autre qui avale, mais pas vers l'endroit d'origine. Les relevés des instruments indiquent des chiffres aberrants, incohérents avec toutes les théories sérieuses existantes. Des chercheurs ont amené leurs gros microscopes devant des ouvertures afin de discerner des motifs, une granularité... le résultat n'a pas été à la mesure de leurs espérances. Les Bouches n'ont pas l'air d'aimer être examinées de trop près. Elles n'ont pas de masse, ou plutôt une masse très légèrement négative. Lorsque des aliens en sortent, le passage se transforme en un vortex de lumière décomposée. À vrai dire, les aliens n'ont pas l'air de *sortir*, mais de *se dissocier* de la surface. Les scientifiques se perdent en conjectures.

Dans ma compagnie, je suis le seul à m'intéresser à l'aspect technique. Mon goût pour les spéculations fait plutôt rigoler les copains. Comme le répète Owen, une Bouche est une Bouche, un point c'est tout.

Le premier encadrement militaire avait avant tout pour but de prévenir toute contamination d'agents pathogènes étrangers. Très vite, on s'est aperçu qu'aucune biochimie alien n'était compatible avec les organismes terriens. Cela finira par se produire, mais pas avant au moins

cent mille ans, d'après les experts. Ce qui n'a pas empêché de mettre en avant le principe de précaution. Surtout quand une espèce de mousse a entièrement colonisé la tour Eiffel. Elle avait l'air d'adorer la peinture qui recouvre ses poutrelles. Ou sa couleur, allez savoir. Ça en a fait rigoler plus d'un, de voir la tour Eiffel gainée de peluches multicolores. Des gamins en avaient même disséminé sur des grilles de fer forgé partout où ils pouvaient, juste parce que « c'est joli ». Mais les autorités riaient jaune. Des ministres et des parlementaires ont posé la question publiquement, appuyés par des scientifiques : et si un microbe alien capable de se disséminer dans l'air se nourrissait du carburant des voitures ? Notre civilisation se retrouverait à genoux en quelques mois. C'était une crainte rationnelle, et ça l'est toujours, même si ça ne s'est pas encore produit.

Les Italiens ont été les premiers à essayer de sceller une Bouche. Leur gouvernement s'est même fait réélire sur ce programme. Les mouvements politiques *Fuori gli Alieni* et *La Terra è Nostra* y faisaient fureur depuis un moment déjà.

Une Bouche mesure dix mètres de diamètre et flotte à quarante centimètres du sol. Il a fallu dix-huit mois aux Italiens pour mettre au point et fabriquer un coffrage d'isolation : un cylindre creux de béton polymérisé capable de résister à une frappe nucléaire. Un demi-milliard d'euros, ça leur a coûté. L'année précédente, les Indonésiens avaient tenté de faire sauter une Bouche à coups de roquettes et de missiles, mais elle s'était révélée inaltérable et inamovible. Attaquer un repli d'espace-temps encoquillé dans un hypertore de matière exotique à la dynamite, c'est comme cracher dans un volcan en espérant l'éteindre. Les Italiens avaient appris la leçon. S'il était impossible de détruire les Bouches, peut-être qu'on pouvait les confiner. Ils ont réussi, dans un premier temps, et tout le monde a cru la partie gagnée. On allait pouvoir fermer ces foutues frontières ! Douze heures plus tard, une nouvelle Bouche s'est ouverte à quelques encablures de la première. À moins que ça ne soit la même qui se soit déplacée. Personne ne s'est jamais donné la peine de rouvrir le sarcophage pour vérifier.

Au début, notre rôle a consisté à porter assistance aux forces nationales dans la gestion des flux d'aliens. Légalement, ils bénéficiaient du statut de réfugiés. Deux ans plus tard, il y en avait tellement que l'ONU leur a retiré ce titre. Dorénavant, c'étaient de simples ressortissants étrangers illégaux, susceptibles d'être traités comme tels.

Mes premiers aliens, on les appelait les Statues : une trentaine de grandes créatures monolithiques et lentes, aux courbes étranges, dont l'épiderme blanchâtre ressemblait à du marbre. Mais un marbre qui ondulait de vagues hypnotiques. Plus que leur peau, c'est leur regard qui

leur a valu ce surnom, le regard aveugle de grosses billes laiteuses et fixes. Sans doute pas des yeux, selon les rapports des spécialistes, plutôt un sonar amélioré émettant des infrasons sur des fréquences et à un volume indécélables pour un être humain. En tout cas, ils voyaient à trois cent soixante degrés car il était impossible de les surprendre par derrière. Ils réagissaient en groupe et instantanément à une menace, bien qu'on ne les ait jamais surpris à converser à haute voix. Ils utilisaient leurs pulsations infrabasses pour discuter, la vision et la parole réunies au sein d'un seul organe. Difficile de se représenter comment ils percevaient le monde, si leur vision dépendait de leur niveau de langage ou si, à l'inverse, un objet perçu était interprété directement comme un mot. On les a escortés jusqu'à une Bouche qui s'était ouverte à une dizaine de kilomètres seulement de leur portail d'arrivée, en veillant à ce qu'ils ne bifurquent pas en cours de route. Quand deux Bouches apparaissent simultanément, en général il y a correspondance entre la sortie de l'une et l'entrée de l'autre. On ne sait pas pourquoi, c'est comme ça. On n'a pas eu le temps d'apprendre leur langue, ni eux la nôtre. On était payés pour les convoier, pas pour faire la conversation.

L'aide offerte par Rempart s'est transformée en encadrement. Puis, après l'événement chinois, nous avons été investis de nouveaux pouvoirs et pleinement militarisés.

C'est là que le vrai boulot a commencé, comme dit Mamadou.

## Prokopyé, 2029

T'es pas russe, l'ami, c'est plutôt un bon point. Des fois, un savant vient nous interroger. Un Russe ou un Américain, ça dépend. Il nous paye un coup, comme toi, parfois un plat de raviolis sibériens ou un sandwich au saucisson à l'ail avec des cornichons, et il enregistre nos histoires. C'est ce qu'il dit en tout cas. En réalité, il veut savoir nos prénoms nénétses pour avoir un pouvoir sur nos âmes. Ha ha ! T'es pas venu me voler mon nom, hein ?

Tous les Russes ne sont pas mauvais, remarque. Il y a de vrais amoureux du Grand Nord, et ceux-là aiment pas tellement Gazprom, les hommes d'affaires et les touristes chinois ou coréens qui viennent chasser le loup, nos frères les ours ou même des *chuchunaas*. Ceux-là, ils utilisent des combinaisons chauffantes et des fusils de snipers. Peuh ! ils feraient mieux de tirer les mouettes qui infestent la côte maintenant. Non, je parle des ouvriers ou même de ceux qui traînent dans les rues de Salékhhard, à ne rien faire. Ici, les années travaillées comptent double, mais faut avoir la Sibérie dans la peau pour rester. Sinon, tu finis par te tirer une balle dans la tête. Ou par laisser la vodka te cuire lentement la cervelle au bain-marie.

Ou alors, t'es un de ces animistes des pays de l'Ouest ? Un illuminé venu chercher ici des racines à sa vie ? Si c'est le cas, tu devrais repartir chez toi et vénérer ta voiture : elle aussi a une âme, comme les cailloux et les rivières. Et puis, le gros d'entre nous a reçu l'enseignement de Jésus et prie Saint Nicolas. On peut rien pour vous.

Oh, les aliens ? D'accord. Oui, oui, tu peux continuer à enregistrer.

La Bouche s'est ouverte au pied d'une montagne entre Vorkouta et Salékhhard, là où je vivais à l'époque avec ma femme. C'était en 26. Elle se trouvait à une centaine de kilomètres de la baie où finit la mer de Kara. Les créatures qui en sont sorties, c'est un milmi — un hélico russe, tu sais ? — qui les a filmées le premier. Elles avaient l'air désorientées, mais

on a tout de suite vu qu'elles avaient l'habitude du froid et de la neige. Les autorités et les polarniks les appellent les « alienseverni ». Moi, quand j'ai vu les premières vidéos qui circulaient sur Yermakset, le réseau local, je les ai tout de suite nommés les « héhé-ty » et c'est comme ça que mon peuple les a appelés par la suite. *Ty*, c'est le mot nénètse pour « rennes » ; les *héhé*, ce sont les esprits avec qui parlent nos chamanes, même si je sais aujourd'hui que les héhé-ty ne sont pas des esprits mais des frères d'outre-monde. Pourquoi des ty ? Parce que filmés de là-haut, avec leurs bois ramifiés et leurs longues pattes, les héhé-ty ressemblaient à un troupeau de rennes.

À la seconde où je les ai vus, j'ai su que les Russes ne leur ficheraient jamais la paix : on se balade plus dans le Yamal comme au temps où il n'y avait que des tentes nénètses, au temps où le seul maître de la toundra était le vent. Maintenant, ce qui circule le mieux dans le pays, c'est l'argent. Et Moscou n'a jamais donné de laissez-passer aux aliens et encore moins de permis de résidence. Aux infos, j'ai pu voir comment on traite les aliens qui essaient de traverser le territoire. Mon grand-père me disait qu'à l'époque des soviétiques, les Russes auraient secouru les aliens au lieu de les pourchasser comme aujourd'hui et de les traiter comme des *nenashi*, des étrangers juste bons à être jetés aux chiens. J'avoue que j'ai du mal à le croire : est-ce que ce ne sont pas les soviétiques qui ont exterminé le plus des nôtres par le passé ?

Mon grand-père disait aussi que les Nénètses sont les derniers vrais communistes de la planète, parce qu'aucun d'entre eux ne laissera un homme dans le besoin. Ça, je sais pas si c'est encore vrai. Mais ce que j'ai vu en regardant cette bande de héhé-ty surgir par la Bouche en plein milieu de la toundra, c'est un troupeau égaré qu'il fallait mener à bon port avant que les autorités les parquent dans un camp jusqu'à ce qu'ils crèvent. Mon cœur s'est serré, et je crois bien avoir senti des larmes couler sur mes joues.

Ça a fait la une des journaux du coin, il y a trois ans. Tout aussitôt, une autre Bouche a été repérée au bout de la péninsule, à cent vingt kilomètres au nord de Tambeï. Elle s'était ouverte en même temps que la première. Sûr que c'était la destination des aliens.

Quand j'ai vu la vidéo de ce disque argenté qui flottait juste au-dessus de la neige et la bande de créatures qui en sortait, je me suis vu, *moi*, dans ma barre d'immeuble subventionnée. Jadis, mon clan possédait cinq cents bêtes et les faisait transhumer à travers la péninsule de Gyda. Depuis qu'on a revendu nos troupeaux, on descend des shots de vodka à longueur de journée, on oublie les traditions qui faisaient de nous des hommes debout. On ne sait plus monter une tente ou guider les rennes avec le *tiour*. On se saoule, on bat nos femmes et nos enfants. On mendie

des aides à l'administration, c'est-à-dire aux Russes, avec la honte qui nous ronge la cervelle comme le ver dans la pomme. On vieillit, et pourtant on a l'impression de retomber en enfance. On veut parler nénètse, on s'aperçoit qu'on parle russe. On prononce mal les mots, on comprend de moins en moins la langue des ancêtres. Seuls les plus malins ont su tirer leur épingle du jeu : ils vendent nos poupées sacrées aux touristes venus des ports de plaisance qui commencent à pulluler dans le bassin arctique. Ils vendent aussi les produits d'élevage de rennes, font des circuits en motoneige, et leurs enfants deviennent avocats ou même employés de Gazprom. Mais la plupart d'entre nous sont comme moi, la cervelle engourdie, l'âme sombre. Laissés au bord de la voie ferrée.

J'ai regardé ma compagne, qui ne me supportait plus et qui m'avait dit plusieurs fois qu'elle partirait tenter sa chance à Astana. Je sais que bientôt, il n'y aura plus une seule femme qui voudra se marier avec un éleveur et fonder un foyer dans la toundra. Un paquet de filles se mettent à boire à treize ans, puis se suicident. Tu savais, l'ami ? Le temps où leurs parents les cédaient pour cinquante rennes, le temps où refuser un mari était un outrage aux ancêtres, c'est révolu. Aujourd'hui, presque toutes ont rejoint la ville pour se construire une vie, pas pour leur clan mais pour elles-mêmes. On n'y peut rien, c'est aussi inévitable que la débâcle de la banquise, les nuages de moustiques et les touristes.

Alors, je me suis dit que le voyage avec les héhé-ty serait la dernière transhumance que feront jamais des Nénètses comme moi. Que moi et tous ceux qui répondraient à mon appel, on aiderait les héhé-ty à rejoindre leur Bouche, où ils pourraient continuer leur voyage sains et saufs.

Une autre tournée de vodka ? Ah, tu veux savoir mon histoire à moi. Mon passé. Pourquoi pas ? *Davaïte tovaritch !* Mais tu risques d'être déçu.

Mon grand-père était brigadier dans un sovkhoze d'élevage de rennes. Il transhumait et était responsable d'un troupeau de deux mille têtes. Tout marchait bien. Puis l'Agroprom l'a obligé à vendre le cheptel et à emménager dans une maison à six côtés. Mon grand-père étouffait entre ces murs. Mais il était malin. Il a tenu bon et s'est débrouillé pour que son fils — mon père — suive tous les cours et passe un concours administratif.

Moi, j'ai toujours été le perce-neige qui pousse de travers, quoi qu'on fasse pour le redresser. Je m'appelle Prokopyé Laptander. Je suis né le 15 juillet 1971 dans une ville nouvelle du district de Choutchyé. À ma naissance, une perdrix est morte sur le bord de la fenêtre ; le chamane a dit à ma mère que c'était le signe que je ferais une chose extraordinaire dans ma vie. À l'école, la moitié de mes camarades étaient des Nénètses dont les parents transhumaient toujours et vivaient dans des *tchoums*, les

écrabouillés sur le sable et la caillasse —, par la même impulsion EM qui a transformé nos fréquences en un brouillard de parasites.

Une bombe ? Un artefact alien ? Un alien ?

Peu importe pour le moment. L'adrénaline afflue, mais je sais que l'affrontement ne viendra pas. Il ne vient jamais. Dès que ça chauffe trop, on nous ordonne de filer à l'abri.

« Les nouvelles coordonnées sont arrivées, les gars », confirme Charaf sur la fréquence de secours.

Pendant qu'il va indiquer à nos experts linguistiques les informations à livrer à nos protégés, je zoome mes oculaires vers l'est, où se déroule le combat.

C'est là que j'aperçois la forme grise et simiesque, qui traverse à bonds félins une dune lointaine. Machinalement, je clique sur le bouton d'enregistrement.

Un alien... ou plutôt, un homme en djellaba enchâssé dans un alien, un exosquelette vivant qui tient un FM 5,56mm semblable au mien.

2032, juin

Les Vermeils n'ont jamais voulu rebrousser chemin, et on a fini par être dégagés de la mission. Pas d'escorte sans drones, c'est la règle. Qu'ils se démerdent comme ils peuvent.

Une fois de plus, les ordres ont changé. On grimpe de quatre-vingts kilomètres au nord, et pendant des heures, on longe un immense champ de palmiers à huile. Une escouade de vigiles mieux armés que nous vient nous contrôler. Visages mauvais, doigts nerveux sur la détente. Il faut monter le ton pour qu'ils nous foutent la paix. Pendant qu'on dresse le camp, la radio égrène des messages d'évacuation, des trafics d'ambulances, une nouvelle Bouche qui vient de s'ouvrir à Timimoun — Dieu sait où se trouve ce bled. Deux jours plus tard, on nous change de région. Les hommes grognent, ils ont l'impression d'être bougés comme des pions.

« Tu sais, malgré Owen un soir de cuite, ils ont raison... L'ONU peut aller se faire foutre... »

– Qui ça, ils ?

– Les insurgés, merde ! On protège la Terre, et quelle considération on récolte de ces foutus humanos ? Que dalle... »

Quand notre convoi approche d'une zone active, il y a le sempiternel rush d'adrénaline, dont le reflux laisse toujours un sentiment de défaite. Owen est dans le vrai, les aliens, les humanos, les terroristes, tout ça c'est pareil : un immense chaos, impossible à canaliser à cause de ces pétochards de politiciens. Alors, quand on a rencontré un gamin au bord de la piste qui fait mine de jeter des pierres, toute la frustration

accumulée est ressortie, c'est humain. Tacitement, tout le monde a éteint les minicams ; les gars de la brigade d'Owen ont chopé le petit Black d'une dizaine d'années, l'ont plaqué sur le ventre, le genou sur les vertèbres lombaires, et l'un d'eux lui a sectionné les tendons d'Achille. Quatre ou cinq autres l'ont regardé ramper comme un ver coupé, puis ils ont baissé leur pantalon et lui ont pissé dessus. Ensuite Owen l'a traîné tout gigotant devant un char, et le moteur du char s'est emballé comme s'il allait lui rouler dessus. « Comme un cafard, qu'on va t'écraser ! », a rigolé Owen. Ça a un peu soulagé les gars. Mais écraser un cafard, à quoi bon ? Il y en a tellement, qui grouillent à la surface de la Terre.

2033, novembre

Est-ce qu'il n'y a que des zones de guerre, sur cette foutue planète ?

« Mon dernier engagement, me lance Owen pendant qu'on se harnache dans le transport. Après, salut la compagnie ! J'étais pas là au premier accouchement de Mary, mais pour celui-ci, on me refera pas le coup de l'intervention d'urgence. »

Je me rappelle son premier-né. Devant le petit objectif de son portable, Owen avait mimé la joie, mais je voyais le tressautement convulsif de sa jambe gauche, hors champ, un signe de stress qui ne trompe pas chez lui. Il éprouvait... quoi ? de la peur ? du soulagement, peut-être. *Ou rien du tout, justement.*

Très peu pour moi, merci.

Un groupe de rebelles tente de dissoudre par la force une enclave côtière. On assiste les Brigades d'Action Rapide du Zapad. De vrais tueurs, ceux-là : au briefing, même le capitaine n'a pu nous le cacher. L'objectif de la mission est de circonscrire les aliens « de soutien tactique ennemi », pendant que le Zapad s'occupe du gros des rebelles. J'évite le regard des copains, mais je devine sans peine ce qu'ils pensent : qu'est-ce qu'on fiche au milieu d'une guerre civile qui ne nous regarde pas ? À l'arrière du transport blindé, en face de moi, Dayane marmonne une prière en hébreu pendant que la batterie de son casque se recharge sur son socle mural. C'est la première fois qu'il se donne en spectacle comme ça, et de voir sa tête osciller d'avant en arrière, ça me file un drôle de creux à l'estomac. Je détourne le regard en tâchant de penser à autre chose.

Les blindés nous larguent en plein champ de bataille. On remonte un souterrain plongé dans une pénombre rougeâtre et qui émerge dans le parking d'un immeuble en ruine, sous une immense affiche en relief Pepsi-Cola criblée de balles. Fumées d'explosions et poussière âcre nous sautent aux narines, mais la visibilité reste bonne. Derrière les façades bombardées, comme en surplomb, un panorama de montagnes déchiquetées.